

**Vive le marxisme-léninisme-maoïsme!
Guerre populaire jusqu'au communisme!**

PARTI COMMUNISTE

J. SPIS

Deux mondes sur le front culturel

octobre 1932

« La bourgeoisie, depuis son avènement, à peine séculaire, a créé des forces productives plus variées et plus colossales que toutes les générations passées prises ensemble. La subjugation des forces de la nature, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers la canalisation des rivières des populations entières sortant de terre comme par enchantement, quel siècle antérieur a soupçonné que de pareilles forces productives dormaient dans le travail social. » (Manifeste Communiste.)

L'appréciation du rôle historique de la bourgeoisie, donnée par Marx et Engels dans le « Manifeste Communiste », n'a rien perdu de sa vérité et puissance, mais, bien entendu, seulement dans les limites du mouvement historique du capitalisme, expliqué génialement par eux, il y a 85 ans.

Les lois économiques du mode capitaliste de production et d'échange, les tendances du développement du capitalisme et les aspirations de la nouvelle classe engendrée par lui - le prolétariat - déterminent la fin du rôle historique du capitalisme- en tant que

levier du progrès et le changement de ce rôle en obstacle pour le développement ultérieur.

Le capitalisme et le progrès

Le rythme du développement à l'époque du capitalisme était sans précédent et les résultats en furent éblouissants, malgré qu'au sein du capitalisme lui-même aient toujours agi des forces freinant le progrès et détruisant les résultats déjà atteints, malgré la formidable prodigalité des forces et d'énergie.

Le progrès du capitalisme marchait sur les pyramides de cadavres, il consacrait la vie des millions d'hommes aux guerres, à «l'épuration» des terrains coloniaux de la population indigène, aux massacres; il abrégait la vie des millions par l'introduction de l'alcool et de la syphilis, par le délogement des paysans de leurs terres et par la production capitaliste «normale».

Le progrès n'a jamais été pour lui un but en soi, ni le progrès économique, ni le progrès culturel. On visait le profit et seulement le profit. Du point de vue du profit, le capitalisme condamnait ou subventionnait les grands inventeurs.

Pour son expansion, pour le renforcement de son pouvoir dans la lutte contre le féodalisme, pour le profit, en dernière instance, la bourgeoisie soutenait sa science contre l'Eglise.

Pour arracher au féodalisme son terrain d'influence, aussi bien que pour avoir un bon ouvrier susceptible de dominer la technique et d'obéir aux ordres de l'état-major, la bourgeoisie a introduit l'enseignement primaire public, l'école primaire, en lui disputant d'ailleurs les enfants, qui devaient servir comme chair à exploiter dans les usines. L'enseignement moyen et supérieur fut réservé aux enfants de sa classe.

La bourgeoisie n'était jamais une classe révolutionnaire jusqu'au bout, même à l'époque où elle luttait âprement contre le féodalisme.

Elle était toujours une classe des exploités.

Dès sa naissance elle sentait le prolétariat se dresser contre elle. Elle était toujours disposée de tergiverser avec le féodalisme, avec la monarchie, avec l'Eglise, etc., aux frais des masses populaires.

Le système capitaliste de production arrache les masses à la barbarie féodale afin de les jeter dans la barbarie capitaliste, barbarie de l'esclavage salarié qui fait de l'ouvrier un appendice inanimé de la machine.

Le système capitaliste de production conduit vers la dégénération physique et l'abrutissement des masses ouvrières. Mais, en même temps, le capitalisme : crée des conditions objectives dans lesquelles le prolétariat, en tant que classe, puise ses forces pour la lutte contre le capitalisme et pour son abolition.

« Ce bouleversement continu des modes de production, ce constant ébranlement de tout le système social, cette agitation et cette insécurité perpétuelles, distinguent l'époque bourgeoise de toutes les précédentes. Tous les rapports sociaux traditionnels et figés, avec leur cortège de croyances et d'idées admises et vénérées, se dissolvent ; ceux qui les remplacent deviennent surannés avant de cristalliser. Tout ce qui était solide et stable est ébranlé, tout ce qui était sacré est profané, et les hommes sont forcés enfin d'envisager leurs conditions d'existence et leurs relations réciproques avec des yeux dégrisés. » (Manifeste Communiste.)

L'impérialisme contre le progrès

Le capitalisme actuel - l'impérialisme - c'est un capitalisme mourant. Les stimulants capitalistes du développement des forces productives et du perfectionnement de la technique agissent toujours, mais les freins capitalistes agissent avec une force encore plus grande.

L'inégalité du développement - loi universelle du développement capitaliste - devient plus puissante, les antagonismes intérieurs du

capitalisme s'amplifient. Le monopole permet d'anéantir les applications de la nouvelle technique.

L'union allemande des inventeurs constate que 99 % d'entreprises industrielles rejettent à priori toutes les innovations proposées, en le motivant par « l'impossibilité de s'occuper des nouveautés ».

La crise actuelle donne une image émouvante de la paralysie des forces productives et de destruction de la production, dans des proportions jamais connues jusqu'à présent. La limitation de la production devient un mot d'ordre des économistes bourgeois. On entend réclamer la limitation des applications techniques. De nombreux savants bourgeois s'efforcent de démontrer le tort du perfectionnement de la technique.

Le directeur des ateliers électriques à Berlin, l'ingénieur Rehmer, a déclaré dans son discours prononcé à l'occasion du 25^e anniversaire de son activité : « *Le siècle d'Edison est fini. Le monde souffre du superflu d'ingénieurs. Je pense que l'humanité serait plus heureuse, si l'on fermait toutes les offices de patentes.* »

« Si l'homme veut exister, on doit enchaîner le nouveau Prométhée : la science » - proclame Caillaux, une des lumières de la finance internationale.

Le chômage de la jeunesse la pousse vers les écoles. La jeunesse s'en tient fébrilement à l'école. Le surpeuplement des écoles professionnelles - constate le journal allemand Die Brücke - est un chômage camouflé des jeunes. L'écrasante majorité de la jeunesse scolaire est vouée d'avance à battre le pavé.

Le pavé - cela signifie pour la jeunesse féminine (quoique non seulement pour elle) l'école de prostitution. Mais dans cette « profession » aussi l'offre dépasse démesurément la demande. La concurrence engendre l'offre de toutes jeunes - la prostitution des enfants devient un trait caractéristique de l'époque actuelle du capitalisme, le symbole de ce que le capitalisme peut encore offrir aux futures générations du prolétariat et de la paysannerie.

La prostitution pénètre en masse dans l'école primaire qui pendant 100 ans était le drapeau du progrès bourgeois. La lutte de la bourgeoisie contre la traite des blanches était toujours une comédie, sinon une agence camouflée des commerçants eux-mêmes. A présent, il n'y a même pas de base pour cet odieux simulacre de lutte. Une des institutions s'occupant de cette « philanthropie » constate dans son rapport que les commerçants ne contreviennent plus aux lois, car ils ont cessé de pratiquer la violence et la fraude: il suffit d'une offre ouverte et « honnête » des lupanars argentins pour râcler des milliers de filles.

Il y a, dans le monde capitaliste, un seul domaine, où les inventeurs sont toujours les bienvenus : la technique de boucherie en masse.

On entend des mots d'ordre « fuyons la technique », on condamne le machinisme et le « jazz-band sauvage de l'industrie moderne » (terminologie employée au Congrès des économistes américains), on proclame la « faillite de la science », etc.

La partie la plus usurière de la bourgeoisie, séparée du processus de la production et qui ne comprend pas pourquoi ses dividendes dégringolent de la « prospérité » au krach, est en déroute.

Bergson, une des étoiles de la pensées bourgeoise, un philosophe pris tout à fait au sérieux, découvre que « l'humanité gémit, presque écrasée sous le fardeau du progrès créé par elle-même ». Bergson apporte des remèdes à jeu continu, des remèdes attrayants et « originaux ».

Dans son oeuvre récente *Deux sources de la morale et de la religion* il propose une « simplification » universelle - retour à l'agriculture, réglementation des naissances (sauf pour la France), végétarisme et la science de l'âme et du subconscient, de tout ce que la science ordinaire traite de mystification. Il recommande également la liquidation de la démocratie, en un mot le fascisme.

Par opposition au philosophe allemand Spengler, Bergson est encore

optimiste : le machinisme est, selon lui, né du mysticisme et reviendra au mysticisme, la « simplification » aura lieu par la force de choses après la complication exagérée. D'ailleurs, le génie de mystique viendra bientôt, il conduira l'humanité vers de nouvelles voies et « transformera son âme ».

Vive la religion!

Le mysticisme accomplissait, dans l'histoire, des « besognes » diverses - il voilait, pas mal de fois, des tendances révolutionnaires. Le mysticisme à la mode de la bourgeoisie contemporaine est foncièrement réactionnaire, il est une « commande sociale » de la classe dominante, du régime pourri.

Cette « commande sociale » pèse, aujourd'hui, sur toute la production intellectuelle de la classe bourgeoise, qui dans le temps élaborait des systèmes philosophiques, il est vrai, étroits et boiteux (car la conception du monde du bourgeois était et est toujours étriquée) mais révolutionnaires et désinfectants par rapport aux conceptions barbares féodalistes et cléricales.

Cette « commande sociale » de la bourgeoisie est jusqu'à un tel point catégorique que toutes les forces adoptant la plate-forme du capitalisme et de son Etat, doivent s'y soumettre, malgré qu'elles emploient encore les vieilles étiquettes radicales et socialistes.

Cette union trouve sa sanction politique dans les accords avec l'Eglise, conclus par les soi-disant « mangeurs de curés » de France ou des « marxistes flétris » de Prusse.

La II^e Internationale qui, depuis longtemps, a rompu tous les liens avec la conception prolétarienne du matérialisme dialectique se cramponne avidement à chaque camelote saisonnière des « philosophes » bourgeois à la mode, afin d'exposer plus « libéralement », plus largement, autrement dit d'une façon plus réactionnaire et éhontée sa thèse fausse et contre-révolutionnaire, introduite jadis en contrebande dans le mouvement ouvrier, sur la «

religion affaire privée ».

Il faut remarquer ici que l'attitude envers la religion était un des premiers signaux de passage de la II^e Internationale dans le camp bourgeois.

La position du marxisme envers la religion était et est nette et résolue. La formule : « La religion est l'opium du peuple », provient de Marx.

Marx écrivait (dans la « *Contribution à la critique de la philosophie hégélienne du droit* ») : « La lutte contre la religion est indirectement une lutte contre le monde dont la religion est l'exhalation. »

Il est clair que celui qui subit l'influence des exhalations religieuses de la société de classe, ne peut être capable de mener la lutte conséquente contre cette société. Le parti du prolétariat doit éduquer ses membres dans l'esprit antireligieux athéiste le plus absolu.

Quand dans le programme d'Erfurt du parti social-démocrate d'Allemagne (1891) la revendication de « reconnaissance de la religion comme affaire privée » fut formulée de façon équivoque et que des doutes pouvaient surgir sur la position du parti envers les croyances religieuses de ses membres, Engels y vit un danger et insista (d'ailleurs sans résultat) sur cette précision : « La reconnaissance par l'Etat de la religion comme une affaire privée (séparation de l'Eglise et de l'Etat), est une revendication du parti dont la position envers la religion n'est pas du tout neutre, mais nettement hostile. »

Peu de temps après - en liaison avec les « exhalations » du capitalisme puant - les opportunistes d'alors (social-fascistes d'aujourd'hui) ont commencé à propager cette formule dans ce sens « libéral » qui a trouvé son expression frappante dans le programme du parti social-démocrate allemand de 1921 : « La religion est une affaire privée, une question de conviction intérieure, nullement une question de parti ou de l'Etat ».

Le parti socialiste s'est complètement désintéressé des convictions intérieures, par contre, il s'est intéressé ardemment aux affaires de l'Etat bourgeois et de ses accords avec le Vatican, car ces affaires, il les considère comme les siennes.

La II^e Internationale donne non seulement une sanction politique mais aussi une sanction policière à sa conciliation avec le dieu, ce qui est prouvé, entre autres, par son rôle dans l'interdiction des libres-penseurs prolétariens en Prusse. « Les tenailles de la pensée » - les ciseaux de la censure, la guillotine des paragraphes du code pénal - sont de tous les temps largement appliqués par la bourgeoisie, quoiqu'elle ait à sa disposition la pression du capital sur les estomacs des travailleurs intellectuels et tous les moyens de corruption.

L'énorme système aspirant et écrasant de l'école, de l'église, de la littérature, de la presse, du cinéma et de la T.S.F. sert à l'adaptation, aux besoins de la pâte philosophique-religieuse de différente marque et d'étiquette de la politique actuelle et à l'embourbement de la conscience des masses populaires, afin de les préparer à l'arrivée du « génie mystique » de Bergson qui, dès son apparition sur la terre, prendra des formes de Mussolini, Pilsudski, Hitler, etc.

Engels a souligné l'interdépendance entre le développement de la science et le développement de la technique: « Si besoin technique se fait sentir dans la société, il prête alors à la science une aide incomparablement plus grande que des dizaines d'universités. Toute la hydrostatique (Torricelli, etc.) fut engendrée au XVI^e et XVII^e siècles par le besoin de régularisation des courants de montagnes. Nous avons appris des choses sérieuses sur l'électricité seulement au moment où elle a trouvé son application technique. »

Ce qui vient d'être dit sur l'attitude de la bourgeoisie contemporaine envers la technique détermine, dans une grande mesure, les conditions créés par le capitalisme actuel pour les recherches scientifiques. D'autres facteurs - le niveau de la culture intellectuelle des « sommets » de cette société, les conditions d'admission à l'enseignement supérieur, les conditions du développement des capacités, d'éclosion des talents - n'agissent pas moins comme des

freins.

Le professeur anglais Bernal de l'Université de Cambridge, connu comme un conservateur, en se référant au rapport de la délégation soviétique au congrès international de l'histoire de la science et de la technique à Londres en juillet 1931, est obligé de reconnaître:

« Les plus raisonnables de nos savants se rendent bien compte de la stérilité effrayante de la science de notre époque, de la science attachée aux universités momifiées et appauvries, aux industries en concurrence s'entourant du mystère, aux gouvernements nationaux. Ceci se rapporte non seulement aux applications de la science... mais même aux processus intellectuels eux-mêmes. Nos méthodes individualistes dans la science ne sont-elles pas aussi périmées et aussi irrémédiablement condamnées comme l'artisanat médiéval, vaut-il encore la peine de sauver de telles méthodes? Vaut-il mieux être intellectuellement libre mais socialement passif et stérile ou devenir une parcelle du système où la science et les actes se lient ensemble pour un but social commun? »